



JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

Volume IX.

Montréal, (Bas-Canada) Mai, 1865.

No. 5.

SOMMAIRE.—LITTÉRATURE: L'Estancia de Santa-Rosa (Mme. Lina Beck).—SCIENCE: Harmonies de l'air, (Paulin Teulière).—ÉDUCATION: Rapport sur l'état de l'instruction primaire en France. (suite).—AVIS OFFICIELS: Avis émis par l'ancienne municipalité scolaire de St. Michel d'Yanaska.—AVIS AUX COMMISSAIRES ET AUX SYNDICS D'ÉCOLE.—AVIS AUX INSTITUTEURS.—AVIS AUX DIRECTEURS DES MAISONS D'ÉDUCATION concernant la distribution de la subvention de l'éducation supérieure.—Nominations de Commissaires d'école.—Diplôme accordé par l'école Normale Jacques-Cartier.—Diplômes accordés par les Bureaux des Examineurs.—PARTIE ÉDITORIALE: L'engagement des instituteurs au travail.—Loi pour protéger les oiseaux.—L'école d'Agriculture de Ste. Anne.—Revue Bibliographique: *Du bon ton et du bon langage*, par la Comtesse Inohojorska; *De l'Art de la conversation et la charité dans les conversations*, par le Père Huguet, (suite).—Bulletin des publications les plus récentes: Paris, Londres, Boston, Albany, New-York, Toronto, Québec, Montréal.—Petite Revue Mensuelle.—NOUVELLES ET FAITS DIVERS: Bulletin de l'Instruction Publique.—Bulletin des Lettres.—Bulletin des Sciences.

LITTÉRATURE.

L'estancia de Santa-Rosa.

SCÈNES ET SOUVENIRS DU DÉSERT ARGENTIN.

Les provinces unies du Rio de la Plata offrent aujourd'hui le spectacle émouvant d'une société civilisée encore aux prises avec une société barbare dont la résistance acharnée se prolonge dans les vastes solitudes bordées par les Cordillères, où on l'a refoulée. En prenant possession, il y a trois cents ans environ, de ce beau pays, les Espagnols ne purent lui donner ce qu'ils n'avaient pas eux-mêmes, une organisation saine et vigoureuse, des lois positives, des institutions susceptibles de développement et de progrès. L'antique appareil de législation castillane transplantée dans le Nouveau-Monde ne servit qu'à immobiliser des usages absurdes et qu'à favoriser des routines qui facilitaient la tyrannie des vicerois. Leur administration, se traînant d'un pas boiteux dans l'ancienne ornière tracée par la mère-patrie, n'y prépara aucun élément de prospérité et de vie pour les générations futures. L'Espagne se contenta de faire élever des palais pour ses gouverneurs, d'entretenir une armée qui tint les Indiens en respect et d'introduire l'esclavage des noirs: c'était impatroniser le pouvoir arbitraire, la guerre permanente, la désorganisation du travail. Tandis que, sous l'influence austère et pratique du génie anglo-saxon, l'Amérique du Nord se recueillait d'avance pour la lutte glorieuse qui devait assurer son indépendance, les vice-royautés espagnoles du continent méridional, accablées sous des pouvoirs oppressifs et manquant de tout caractère individuel, n'eurent que la force de pousser le cri de liberté, sans être en état de conquérir les avantages de la vie libre. Cependant quelques hommes de cœur et d'énergie, parmi lesquels se place don Estanislao

Lopez, celui qu'on nomme encore dans le pays le *grand général Lopez*, se mirent à la tête d'un mouvement organisateur et progressif, et ils luttèrent, au péril de leur vie, contre le parti rétrograde, astucieux et barbare, dont le représentant le plus tristement célèbre a été le dictateur Rosas.

Voilà quarante ans que dure ce duel: grâce aux marches et aux contre-marches de hordes indisciplinées qui se harcèlent sans relâche, une terre dont la charrue pourrait féconder merveilleusement les sillons se trouve frappée presque partout de stérilité et de mort. Au foyer domestique, dans les salons, dans les champs, au pied des autels, on retrouve le choc implacable des deux éléments en lutte. Dans les villes où a pénétré le commerce étranger, la barbarie primitive bat décidément en retraite devant la civilisation industrielle, que des ingénieurs infatigables lancent avec leurs engins à la conquête pacifique de l'élément indigène. Celui-ci se montre bien encore çà et là dans ces marais dormants qui s'étalent en pleine rue à la porte des somptueux palais, et où chevaux et muets enfoncent jusqu'au poitrail; il se montre dans ces cadavres d'animaux oubliés sur la voie publique, et que dévorent des vautours rapaces, dans ces débats électoraux où l'on assaisonne volontiers ses arguments de coups de couteau; il se montre enfin dans mille détails de la vie domestique, où un luxe parfois excessif se marie à des coutumes de la plus étrange sauvagerie. Partout néanmoins apparaissent des signes visibles d'un état nouveau.

Il est manifeste que, dans les grands centres de commerce et d'industrie, le progrès n'a pas d'autre antagoniste que la nonchalante indifférence des races créoles, tandis que dans les provinces du centre, à mesure que l'on se rapproche des déserts du Chaco, la civilisation se heurte contre l'élément indien, personnifié d'une manière sombre et insaisissable, tantôt dans l'homme de la tribu, dans le fils du désert, tantôt dans le centaure moderne, armé de sa lance et de sa fronde, dans le *gaucho*, qui, vivant au milieu des vastes pampas, loin de tout rayonnement intelligent a le culte de l'immobilité. Ce n'est pas qu'il ait abdiqué toutes les austères vertus castillanes: il est esclave de sa parole, hospitalier, généreux; mais le sang qui coule dans ses veines, c'est le sang de ses aïeux, les fiers Andalous, qui ont repoussé et tué le négoco avec les Juifs, l'industrie et l'agriculture avec les Maures. Entre ces races libres et les propriétaires des immenses troupeaux installés dans les pampas existe un bizarre solidarité d'instincts, d'habitudes et de passions tour à tour féroces et généreuses. Ils s'entendent d'ailleurs admirablement pour repousser la civilisation, qu'ils considèrent comme une atteinte à leur liberté. L'abolition de l'esclavage, en enlevant au *gaucho* les